

# Heaven

## L'art du montage

Pascal Grenier

---

Numéro 298, septembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2015). Compte rendu de [Heaven : l'art du montage]. *Séquences : la revue de cinéma*, (298), 48–48.

# Heaven

## L'art du montage

Qu'est-il arrivé au Néo-zélandais Scott Reynolds? Après trois films inventifs entre 1997 et 2001, il est disparu de la scène cinématographique. Après une brillante première réalisation (**The Ugly**, présenté au Festival des films du monde et par la suite distribué par Trimark), Reynolds signait avec **Heaven** un des films les plus méconnus et les plus sous-estimés des années 1990. Mais attention, **Heaven** est un des longs métrages les plus jouissifs de son époque, rien de moins!

PASCAL GRENIER



Objet filmique non identifié

On se doit de blâmer les frères Weinstein (fondateurs de la défunte compagnie de distribution Miramax) d'avoir littéralement saboté le potentiel commercial de ce thriller inventif à souhait. Malgré les éloges obtenus lors de son passage dans de nombreux festivals, **Heaven** n'a bénéficié que d'une minime sortie – une seule salle à travers l'Amérique du Nord, en 1999 –, avant d'aboutir anonymement sur les tablettes de certains clubs vidéo comme un vulgaire DTV parmi tant d'autres.

Si l'on prend le film en ordre chronologique, les situations et les rebondissements n'ont rien de terriblement originaux, mais c'est dans l'art du montage que **Heaven** se distingue de ses nombreux semblables.

La construction narrative et l'habileté du cinéaste à débroussoler le spectateur par son montage sont ce qui distingue ce film. En jouant avec la temporalité, **Heaven** est construit comme un puzzle non-linéaire au montage alambiqué, mais pourtant fort structuré. À l'instar des visions de son personnage-titre, une danseuse transsexuelle au don de vision, le réalisateur introduit des *flash forwards* (en plus de *flashbacks* dans les *flashbacks*) et joue habilement avec son montage astucieux. N'ayant rien à envier à l'adulé (et surestimé) **Memento** de Christopher Nolan, le résultat reste stupéfiant d'intelligence, poussant le bouchon beaucoup plus loin en matière de montage et d'inventivité narrative. Si l'on prend le film en ordre

chronologique, les situations et les rebondissements n'ont rien de terriblement originaux, mais c'est dans l'art du montage que **Heaven** se distingue de ses nombreux semblables.

Comme il l'avait démontré avec son film précédent, le *modus operandi* de Reynolds consiste à prendre des intrigues et des thèmes familiers pour ensuite les remodeler dans un format hautement stylisé et structurellement inusité. C'est cette façon dont le cinéaste raconte son histoire qui rend le film aussi ingénieux, tout en demeurant divertissant et jouissif. Reynolds est exigeant envers son spectateur qu'il manipule parfois à sa guise. C'est sans doute une des principales raisons qui avait forcé les frères Weinstein d'assassiner le film dès le départ et de ne pas croire à son potentiel commercial et à son éventuel succès. Cette crainte de voir les spectateurs ne piger que dalle à cette pourtant brillante et habile structure narrative reste inexplicable et laisse encore pantois. C'est pourtant simple: ce film ferait passer **Pulp Fiction** de Quentin Tarantino pour un modèle de linéarité. C'est d'autant plus dommage car, encore aujourd'hui, **Heaven** demeure unique en son genre, véritable joyau et objet filmique non identifié dont le degré d'écoute et de réécoute est sans bornes (il faut le voir à plusieurs reprises pour voir à quel point Reynolds maîtrise l'art du montage). Non seulement se révèle-t-il impressionnant dans ses capacités formelles et son sens précis du découpage, mais on ne peut qu'admirer le crescendo dramatique qui culmine dans une finale grandguignolesque ô combien jubilatoire.

Un des comédiens fétiches des films d'Hal Hartley du début des années 1990, Martin Donovan, porte le film en partie sur ses épaules; l'acteur se fond allègrement dans l'univers menaçant de ce thriller ponctué d'étonnants et fulgurants moments de dures violences. Avec son expression vide et son apparence commune, Donovan incarne à merveille l'archétype noir qui serpente invariablement pour être poursuivi par une variété de types infâmes. C'est aussi son rôle de vider et de figure d'ange gardien dans **Heaven** qui avait permis au Néo-zélandais Karl Urban (**Pathfinder**, **Dredd**) d'attirer l'attention d'Hollywood.

Quatorze ans après **When Strangers Appear**, son dernier film à ce jour, la grande question demeure: qu'est-il arrivé à Scott Reynolds?

**Cote: ★★★★★**

■ **Origine:** États-Unis / Nouvelle-Zélande – **Année:** 1998 – **Durée:** 1 h 43 – **Réal.:** Scott Reynolds – **Scén.:** Scott Reynolds, d'après le roman de Chad Taylor – **Images:** Simon Raby – **Mont.:** Wayne Cook – **Mus.:** Victoria Kelly – **Dir. art.:** John Girdlestone – **Cost.:** Emily Carter – **Int.:** Martin Donovan (Robert Marling), Daniel Edwards (Heaven), Richard Schiff (Stanner), Joanna Going (Jennifer Marling), Patrick Malahide (Melrose), Karl Urban (Sweeper) – **Prod.:** Sue Rogers – **Dist. / Contact:** Alliance.